

André Malraux au pays de l'avenir radieux

par Jean-Louis Jeannelle

Principal texte de référence :
- *Le Miroir des limbes*

N'est-il pas étrange que Malraux ait placé au cœur des *Antimémoires* l'entretien qu'il eut le 3 août 1965 avec Mao ? On sait qu'initialement, le voyage de 1965 n'avait pas pour destination la Chine et que ce n'est qu'en cours de route que le général de Gaulle confia à son ministre chargé des Affaires culturelles la mission de se rendre auprès du président Mao. Cette rencontre n'en constitue pas moins le point d'orgue des *Antimémoires*.

Un tel choix paraît d'autant plus étonnant que l'échange entre les deux hommes fut assez protocolaire, en dépit des efforts de l'écrivain pour laisser penser le contraire ; il déroge, de ce fait, à l'idéal d'équilibre et de coopération que Malraux met en œuvre au cours de ses entretiens avec le général de Gaulle ou avec Nehru. Dans le récit de la première rencontre avec l'ancien chef de la France libre, c'est ce dernier qui interroge Malraux et, en 1958, lorsque celui-ci rencontre le Pandit Nehru afin de mettre en place les cadres d'une politique de collaboration culturelle entre la France et l'Inde, les deux hommes se livrent à un véritable dialogue. À l'inverse, Mao exerce, lors de l'entretien du 3 août, une écrasante autorité, impropre à l'échange. Cette entrevue n'en reste pas moins, aux yeux de Malraux, l'un des sommets de sa carrière politique : Mao est, à l'époque, le dirigeant d'un pays devenu aux yeux des Européens doublement étranger, par sa culture ancestrale d'une part et par la nature de son régime politique depuis 1949 d'autre part, de sorte que la Chine représente le point le plus éloigné dans le spectre des confrontations (chronologiques, géographiques et culturelles) auxquels se livre Malraux dans les *Antimémoires*. Même la rencontre, juste après l'entretien avec Mao, avec le père d'un ami japonais nommé « le Bonze » ne produit pas un tel effet de dépaysement, et cela alors même que le Japon est plus éloigné de la France dans l'espace et plus lointain dans les représentations mentales des lecteurs de Malraux – précisons néanmoins que le pays du Bonze subit à l'époque l'influence de l'Occident et que le dialogue avec ce spécialiste de l'histoire de l'art fortement attaché à la culture de son pays est un simple

souvenir qui émerge alors que l'écrivain revient de Chine en passant « par le pôle¹ » (p. 426). C'est donc la Chine qui représente le terme du voyage de 1965 : en rencontrant le héros de la Longue Marche, Malraux atteint la limite de ce long périple auquel il s'était astreint, sur les conseils de ses médecins et avec l'accord du Général, afin de briser le cercle vicieux de la dépression et de la dépendance à l'alcool ou aux médicaments.

La rédaction des *Antimémoires* représenta, pour Malraux, une véritable renaissance ; la preuve de sa capacité à se renouveler. On pourrait diviser la vie de l'écrivain en trois grandes périodes et identifier chacune d'entre elles à la fois à un genre et à une figure : en tant que romancier, Malraux dialogue avant tout avec la figure de l'aventurier, à laquelle il adjoint ou oppose la figure du révolutionnaire. En tant qu'essayiste, c'est la figure du grand artiste qu'il affronte : producteur anonyme des arts sacrés, génie de la Renaissance et des siècles classiques ou demiurge à l'égal de Picasso. En choisissant le genre des Mémoires, Malraux n'adopte pas seulement un genre nouveau, il fait aussi de la figure de l'« homme de l'histoire » le centre de ses préoccupations, ainsi qu'il le précise à Clappique :

Pourquoi me souvenir de César, pourquoi m'intéresser à Nehru, à Mao ? Mais enfin, l'une des plus hautes qualités d'un homme qui n'est pas un animal, c'est d'être capable d'admiration. Si vous préférez admirer Gandhi plutôt que Nehru, je n'ai pas d'objection. Mais je ne vais pas perdre votre temps à vous expliquer ma relation avec les hommes de l'Histoire. Disons simplement que, pour moi, ces hommes, comme les grands artistes, comme les aventuriers de jadis sur un autre plan, sont des hommes de l'antidestin. (p. 315)

« Puisque vous m'avez lu, vous comprenez », ajoute malicieusement le romancier.

C'est avec Mao que la confrontation aux hommes de l'Histoire est conduite à son comble. Leur rencontre représente le point l'aboutissement spectaculaire d'une série d'entretiens avec de grands hommes d'État (il n'y aura plus, ensuite, que la dernière rencontre avec de Gaulle dans *Les Chênes qu'on abat*, majestueux mémorial), le terme d'une expérience dont il nous reste encore à estimer la valeur, mais que la plupart des lecteurs prennent aujourd'hui en mauvaise part. Dès la parution des *Antimémoires* et surtout depuis la lecture qu'en fit Jean Lacouture dans sa biographie de Malraux en 1973, on a souvent mis en doute la crédibilité de cet entretien. En 1996, Jacques Andrieu publia un article intitulé : « Mais que se sont donc dit Mao et Malraux ? », première analyse détaillée de ce passage

qu'il confrontait à ses sources : la sténographie chinoise publiée dans *Maozedong sixiang wansui ! (Vive la pensée Mao-zedong !)* et la sténographie française (réécrite par Manac'h à Paris)². Olivier Todd s'inspira de cette étude fouillée pour en tirer, dans sa biographie, des conclusions particulièrement défavorables au mémorialiste, présenté comme un mythomane. Depuis lors, la rencontre avec Mao apparaît comme un passage emblématique des *Antimémoires*, jugés à l'aune de ce seul épisode pour lequel nous disposons des preuves matérielles de la vaste opération de mystification conduite par Malraux. Preuve serait faite enfin que l'écrivain ne se sent tenu à aucun pacte mémorial ou référentiel.

J'aimerais ici relire cet épisode en mettant entre parenthèses la question du vrai et du faux et en m'intéressant plutôt au double objectif politique et esthétique qui anime Malraux. L'entretien avec Mao, avant d'être jugé au regard des critères du véridique et du mensonger, mérite d'être examiné en tant que texte littéraire, sans que l'existence de sténographies nous contraigne à n'y voir qu'un document historique. Comme tout écrit factuel, il est issu d'un travail de composition qui lui donne tout son sens et exige que nous dépassions la question de la véracité.

Le lancement des *Antimémoires* ou l'effet « Mao »

L'entretien avec Mao n'est pas seulement un épisode central des *Antimémoires* ; il fut tout d'abord un coup médiatique, l'un de ces succès politiques qui étaient chers à Malraux et qui faisaient de lui le représentant direct du général de Gaulle, le détenteur d'une mission outrepassant sa charge officielle de ministre des Affaires culturelles. On pourrait le comparer au séjour que l'écrivain fit aux États-Unis en mai 1962, lors de l'exposition de *La Joconde* à New York : il avait alors été reçu par Kennedy à la Maison-Blanche puis dans la résidence privée du Président à Hyannis Port. En s'entretenant directement avec le président Mao, Malraux semblait de même se doter de compétences particulières en matière de politique extérieure, domaine réservé du Général. Et cela d'autant plus que la Chine jouait, à l'époque, un rôle essentiel dans la stratégie gaullienne d'ébranlement de l'hégémonie exercée par les États-Unis et par l'URSS. En 1964, le régime de Pékin avait, en effet, été reconnu par la France : une mission dans ce pays, isolé à la fois en raison de son exclusion de l'ONU, mais aussi de sa rupture avec l'URSS depuis 1960, représentait, par conséquent, un signe diplomatique fort, dont l'éclat ne manqua pas de rejaillir sur le ministre chargé des Affaires culturelles.

Peu après la parution des *Antimémoires* en septembre 1967, *Paris-Match* titra : « Les *Antimémoires*, mieux qu'un Prix Goncourt : 10 000 exemplaires par jour » (7 octobre 1967) ; la plupart des journaux rapportèrent la lutte engagée entre les maisons d'éditions anglo-saxonnes pour l'achat des droits de traduction : dès le 25 septembre 1967, le *Figaro* annonçait : « Les *Antimémoires* achetés 250 000 dollars par les Américains ». En France, 200 000 exemplaires furent vendus en trois semaines et la critique est le plus souvent très élogieuse. Comme dans le cas de la plupart des Mémoires ou des témoignages historiques, c'est la présence de portraits ou d'entretiens avec de grands hommes d'État que mettent en valeur les journaux. Le 25 septembre 1967, des extraits des *Antimémoires* sont publiés dans *Le Figaro littéraire* sous un titre quelque peu racoleur : « André Malraux : ma rencontre avec Mao³ ». Le 30 septembre, *Paris-Match* publie : « Les grandes pages du livre de Malraux⁴ » – le dialogue avec Mao Tsé-toung en fait évidemment partie. Toutefois, le succès d'opinion dont l'écrivain bénéficia en 1967 n'était que le contrecoup d'un premier succès, venu couronner le voyage de 1965 et dont les journaux de l'époque gardent la trace.

Ainsi *Le Nouvel Observateur* évoqua-t-il à deux reprises l'entretien du 3 août en amplifiant de manière totalement disproportionnée l'enjeu de cette rencontre. Le 11 août 1965, Olivier Todd publie un article intitulé : « La tentation de l'Orient⁵ » : on y constate qu'à cette époque, l'auteur d'*André Malraux. Une vie* contribua largement à la légende qu'il s'emploierait, près d'une trentaine d'années plus tard, à dégonfler dans son réquisitoire contre l'écrivain mythomane. Dans son article, Todd présentait, en effet, Malraux comme le « Marco Polo de la diplomatie gaulliste » et rappelait que l'expédition en Chine était entourée d'un mystère savamment entretenu, notamment par le ministre de l'information qui avait déclaré, fin juillet : « *Le voyage de M. Malraux est un voyage privé mais qui n'est pas sans présenter de l'intérêt d'un point de vue général.* » « Bref, commentait Todd, c'était le romancier, l'archéologue, le visionnaire qui allait parcourir l'Asie au gré de son caprice, de sa névrose, et d'imaginaires dialogues avec les spectres de Borodine. L'auteur de "la Condition humaine" (plus peut-être que celui de la "Tentation de l'Occident") allait disséquer de nouveau les "grandes fatalités orientales". » Mais loin de poursuivre cet exercice de démystification auquel il s'adonnerait ultérieurement dans sa biographie, Todd décrivait ensuite l'entretien avec Malraux comme un grand événement : « ce long voyage, écrivait-il, ne pouvait pas être *politiquement* un échec. Or, ce fut quasiment un triomphe *diplomatique* : à Paris on n'aura pas le mauvais goût de le lancer à la tête d'autres voyageurs récents et malchanceux en Asie ou en

Europe, expédiés plus maladroitement, eux, par MM. Wilson et Johnson. Sur MM. Harriman et Davis, M. Malraux avait quelques longueurs d'avance. » L'entretien ne dura, on le sait, qu'une heure, mais il prit de toutes autres proportions dans le compte rendu que Todd en donna :

André Malraux est reçu pendant sept heures par les quatre grands du régime. Presque au même moment, M. Aidit, secrétaire du P.C. indonésien, fait quelque peu antichambre. André Malraux converse pendant trois heures avec M. Mao Tsé-toung qu'il connut en 1923. Le ministre gaulliste, que la plupart des « personnalités » ne fascinent guère, brûlait de voir ce qu'était devenu « un type de héros en qui s'unissait l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité⁶ ».

Olivier Todd présentait ensuite Malraux comme l'exécutant direct de la politique étrangère du général de Gaulle, pour qui la France était la seule grande puissance ayant accès à la fois à Washington et à Pékin. Ainsi « placée à son "rang", et promue au rôle de nation-guide⁷ », la France avait un rôle à jouer dans le conflit vietnamien.

Tout ceci n'est rien encore au regard de l'article que publia Claude Krief dans le *Nouvel Observateur* du 24 août 1965 et dont la couverture avait pour titre : « Le secret du rapport Malraux ». En voici les premiers paragraphes :

Depuis quelques jours, à Paris, le secret d'État le mieux gardé ne concerne ni la santé du général de Gaulle ni le degré réel d'avancement de la force de frappe française. C'est le rapport Malraux sur son voyage en Chine. Le Quai d'Orsay, tenu partiellement informé, s'est trouvé dès le début hors circuit. Le Conseil des ministres n'a eu droit qu'à une version édulcorée tandis qu'au cours de deux tête-à-tête notre ministre de la Culture révélait les messages dont il était porteur d'abord, bien sûr, au général de Gaulle, puis, incomplètement, à M. Pompidou. [...]

En fait le voyage de M. André Malraux est aujourd'hui la clef de la conférence de presse du général de Gaulle, le 9 septembre prochain. Mises à part d'importantes propositions de relance européenne, le général-président qui nous gouverne prépare de nouveaux plans d'organisation du monde et peaufine en ce moment même à Colombey sa tactique. Dans ces desseins l'incidence de la position chinoise est essentielle. Pour cette raison le général de Gaulle a retardé son habituelle conférence

de presse du mois de juillet et a confié à André Malraux sa « mission d'information » en lui disant : « Allez donc voir ce que veulent au fond ces Chinois⁸ ».

Claude Krief tirait du voyage de Malraux deux informations diplomatiques dont on ne trouve trace ni dans les sténographies de l'entretien, ni dans le récit que Malraux en fera deux ans plus tard dans les *Antimémoires*. La première était la suivante : « Oui, la Chine veut entrer aux Nations Unies mais en quelque sorte par la “grande porte”, en recouvrant son siège au Conseil de sécurité. [...] Et Pékin a fait savoir à M. Malraux qu'il lui agréerait que la France se lance avec son poids dans cette bataille. En faisant pression notamment sur certains États d'Afrique noire⁹ ». La seconde information concernait le règlement du conflit vietnamien, auquel la Chine entendait contribuer à condition d'être réinstallée comme membre à part entière du Conseil de sécurité, cadre approprié d'un dialogue entre les nations concernées par cette guerre¹⁰. Malraux apparaissait ainsi comme un brillant négociateur : Claude Krief le citait vantant, dans l'une « de ces improvisations inspirées dont il a le secret », les Chinois capables de réaliser en 15 ans une action de loin supérieure à ce que les Russes avaient fait de 1918 à 1933. L'article se terminait sur ces mots : « M. Malraux a-t-il trouvé le bout du fil d'Ariane qui permettra d'aboutir à ce règlement vietnamien ? Si la paix passe réellement par l'admission de Pékin à l'O.N.U. la diplomatie française pourrait bien jouer une partie capitale. Le dernier grand coup de poker du Général ».

En 1967, la guerre du Vietnam est à son paroxysme et il n'est plus vraiment question d'exalter les mérites diplomatiques de Malraux. L'entretien avec Mao n'en constitue pas moins une pièce stratégique dans le lancement des *Antimémoires*. *Le Figaro littéraire* met ainsi en avant cet épisode : il est, à ce propos, intéressant de noter la présence de quelques phrases ajoutées en guise d'intertitres tout au long du passage dont elle orientent très fortement la lecture : « Staline ne connaissait rien aux paysans » ; « À certains égards, la Longue Marche a été une retraite et ses résultats ceux d'une conquête » ; « Les bons sentiments des Russes étaient pour Tchang Kaï-chek » ; « La pensée des intellectuels est antimarxiste. Leur influence n'a pas disparu » ; « La révolution et les enfants, si on veut les élever, il faut les former » ; « La politique vient avant la technique » ; « Il faudra des amis. Il faudra d'abord des contacts » (juste à côté de cette phrase placée en exergue se trouve une photo d'André Malraux et de Lucien Paye s'entretenant avec Chen-Yi et deux auteurs diplomates chinois) ; « La victoire est la mère de beaucoup d'illusions » ; « La nage c'est une façon de se mettre en caleçon de bain » ; « Je suis seul avec les masses. En attendant ». Dans

le récit qu'Emmanuel d'Astier fait du voyage de 1965, au début de son long et très bel entretien avec Malraux, l'épisode chinois est là aussi clairement mis en valeur :

Au printemps 1965, de Gaulle a vu Malraux épuisé. Il veut qu'il se repose. Il va le rendre à sa jeunesse, à son plus grand livre : *la Condition humaine*. Malraux malade s'embarque en juin à Marseille dans un bateau paresseux, *Le Cambodge*, avec un ami de son Cabinet et le médecin du bord. Il vogue vers le Pacifique qu'il n'atteindra pas. À quelques miles de Singapour, un gros pétrolier défonce le ventre du *Cambodge*. Le groupe transbordé gagnera Hong-Kong en avion, puis Canton et Pékin par le train. C'est là que Malraux trouvera une lettre de Charles de Gaulle pour le Président de la République chinoise et un message pour Mao. La mission en Chine, sous le prétexte de cérémonies et d'art, est du domaine réservé (le gouvernement n'est pas saisi). Elle n'a pas d'objet précis. Elle donnera un éclairage sur un pays que de Gaulle voulait reconnaître en 1959, qu'il a reconnu en 1963 [*sic*] et qui est un pacte dans son jeu universel. « Qui est Mao ? » Malraux pourra répondre¹¹.

À la fin du mois de septembre, Malraux accorde un long entretien à Michel Droit pour *Le Figaro littéraire* où il est à nouveau question de Mao. Là encore, Malraux insiste moins sur la dimension diplomatique de son entrevue que sur le caractère exceptionnel de sa rencontre. En 1967, Malraux n'est plus le représentant du général de Gaulle auprès d'un gouvernement en quête de légitimité internationale et susceptible de favoriser le règlement du conflit vietnamien, il est avant tout un écrivain rencontrant un homme de l'Histoire et faisant de cette confrontation un morceau de bravoure littéraire, le portrait d'un dirigeant responsable du sort du plus vaste Empire. Malraux met, de ce fait, l'accent sur la personnalité même de Mao et sur le rapport qu'il a noué avec cet « empereur de bronze ». Ainsi déclare-t-il à Michel Droit :

Mao, c'est le genre visité. Il est visité par la Chine. Pas de question. Quel que soit l'objet de la conversation, il est cordial, la conversation est cordiale, mais il y a quelque chose d'autre. Un peu comme chez le général de Gaulle. J'avais déjà rencontré cette présence intense que possède le général de Gaulle et que les paroles n'expriment pas. Je l'avais rencontrée chez de grands religieux¹².

Michel Droit, en malrologue averti, commente les propos de son interlocuteur sous la forme d'une question rhétorique : « Mao est visité par la Chine comme de Gaulle est visité par la France ? », ce à quoi Malraux répond : « Absolument. »

Toute cette mise en scène médiatique du même événement, dans deux contextes différents et à seulement deux ans d'écart, montre bien que l'écrivain envisageait sa rencontre avec le président Mao selon les codes d'un imaginaire politico-littéraire : n'évoque-t-il pas, dans la préface des *Chênes qu'on abat...* en 1971, le « dialogue d'un homme de l'Histoire avec un grand artiste » ? Dans cette rencontre de la plume et de l'épée se joue en quelque sorte l'alliance de ces deux grandes Républiques que sont l'État et les Lettres, dotés dans la mythologie française d'un prestige tout à fait particulier.

Comment lire le récit de Malraux ? L'entretien et ses fantômes

On sait que l'entretien avec Mao manqua manifestement d'entrain et que Malraux s'employa par la suite à introduire dans le récit qu'il en fit beaucoup plus de cordialité qu'il n'y en eut en réalité. Mais plus que d'entrain, cet échange de vues manqua surtout d'un terrain d'entente, celui-là même qui fait des dialogues avec Nehru et de Gaulle de véritables coopérations. Ces deux chefs d'État étaient mémorialistes et l'échange sur les questions politiques se doublait, dans leur cas, de considérations sur l'art ou la littérature. Avec Mao, cette réciprocité qu'implique l'idéal malrucien d'union entre le politique et l'esthétique n'est pas possible. Bien sûr, l'écrivain n'ignore pas que Mao est poète. Dans les avant-textes des *Antimémoires* déposés à la bibliothèque Jacques Doucet, on constate qu'au tout début de son récit de l'entretien, l'écrivain avait dans un premier temps écrit de Mao : « Son accueil est à la fois cordial et curieusement familier, comme s'il allait dire : « Au diable la politique ! ~~Si nous parlions poésie~~¹³ ». La dernière phrase est biffée, les œuvres poétiques de Mao n'étant, par la suite, que rarement évoquées¹⁴. Cette rature témoigne d'un regret, dont on trouve l'expression la plus directe dans l'entretien avec Michel Droit, où l'écrivain constate que ses échanges avec Nehru s'enrichissaient d'un intérêt commun pour l'art et la religion :

Après tout, ajoutait-il, je n'aurais guère pu parler avec Mao des problèmes du taoïsme, parce qu'il s'en fiche. Mais supposons que ce ne soit pas le cas. Supposons, par exemple, que j'aie revu Mao à un certain moment et que nous ayons parlé poésie. J'aurais tout de suite atteint une dimension supplémentaire¹⁵.

Il n'en fut manifestement rien. Alors qu'une très grande proximité avec le général de Gaulle et qu'une certaine complicité avec Nehru permettaient à Malraux de mêler aux questions politiques l'évocation de réflexions esthétiques ou métaphysiques et de conférer ainsi à l'échange officiel une mise en perspective unique, l'écrivain-ministre se vit contraint d'apparaître solliciter un entretien où il ne pouvait prétendre parler d'égal à égal.

Cette « dimension supplémentaire » fit visiblement défaut à Malraux. La lecture des sténographies disponibles montre bien que les réponses de Mao furent, ainsi que Jacques Andrieu l'a noté le premier, généralement évasives et souvent fort sèches, comme si celui-ci s'était contenté de respecter le protocole mais s'était refusé à l'échange de vues qu'espérait l'écrivain. Il était donc essentiel pour Malraux de compenser dans son récit ce que cette entrevue avec de trop officiel et de la doter d'une certaine densité. Soulignons que ce phénomène de réécriture à partir de paroles réellement échangées n'est pas propre à l'entretien avec Mao, mais qu'il vaut pour l'ensemble des dialogues chez Malraux et que celui-ci n'en fait pas mystère. Dans sa préface aux *Chênes qu'on abat...* en 1971, l'écrivain admettait sans ambages, conformément à ce qu'autorisait une longue tradition rhétorique, qu'une conversation appelait un travail de recomposition. À ses yeux, cela n'impliquait pas nécessairement que l'on altère ou que l'on trahisse le sens même des propos tenus ; il y avait là néanmoins une exigence de nature esthétique, une condition *sine qua non* pour que l'on pût considérer l'entretien comme un genre littéraire en soi :

Même lorsque l'homme de l'Histoire a des témoins, il n'a pas d'entretiens (Napoléon avec Rœderer, Saint Louis avec Joinville). Car aucune sténographie ne fixe une conversation, ni même un discours improvisé. Jamais Jaurès n'a laissé publier les siens sans les avoir écrits après coup. La télévision nous montre sans équivoque (ne serait-ce que par notre étrange syntaxe parlée : « Alors, sa sœur, elle dit... ») la différence entre le charabia de la parole, quand elle n'est pas la lecture d'un texte, et l'écriture. Voltaire eût recréé ses conversations avec Frédéric, Thierry d'Argenlieu n'eût pas recréé les siennes avec le général de Gaulle. Pour qu'un entretien pût exister jadis, il eût été nécessaire que le rapporteur ne fût pas tenu pour négligeable ; qu'il s'agît d'un entretien, non d'une audience ; que celui qui le rapportait fût capable de le recréer. (p. 1240)

Bien sûr, une telle conception de la littérature paraît de nos jours incompatible avec cette exigence d'exactitude qui nous paraît constitutive des genres factuels, sur le modèle du pacte autobiographique inventé par Philippe Lejeune en 1971. Toute latitude dans la reconstitution littéraire d'événements ou de discours passés est, à nos yeux, incompatible avec le respect de la référentialité.

Nous nous heurtons de ce fait à un véritable paradoxe : l'interview avec Mao n'est plus dissociable des sténographies, chinoise et française, à l'aune desquelles nous jugeons désormais de son degré de crédibilité. Comme si le texte des *Antimémoires* n'était désormais plus lisible qu'en regard de ces pièces d'archive destinées à fixer le sens et la fiabilité de cet épisode¹⁶. Il n'y a toutefois aucune raison de considérer que ces sténographies sont plus représentatives de ce que fut l'entretien avec Mao que les autres documents dont nous disposons : tous les textes traitant de cet épisode jouent exactement le même rôle, puisqu'ils sont autant de reconstitutions factuelles du même événement, aucun d'entre eux ne disposant de ce fait d'un privilège sur les autres.

L'évaluation du récit de l'entretien implique donc, en théorie, que nous confrontions chacune des versions disponibles. Et celles-ci sont nombreuses¹⁷. Car aux transcriptions officielles s'ajoutent tout d'abord les bribes de récit fournies par Malraux juste à son retour de voyages et recueillies par les journalistes avides d'en connaître plus sur cette rencontre au sommet, mais aussi le fameux compte rendu que le ministre chargé des Affaires culturelles fit au cours d'un conseil des ministres du 18 août 1965 et dont les notes sont déposées aux Archives nationales¹⁸. Les journaux ont bien sûr amplement commenté le voyage de Malraux : Jacques Chanussot et Claude Travi citent par exemple l'édition du *Monde* du 4 août 1965 et celle de *L'Observateur* du 11 août 1965¹⁹. Viennent ensuite tous les avant-textes des *Antimémoires* portant sur le séjour en Chine et constitués en partie de fragments rédigés avant, durant ou juste après le voyage, mais surtout de fragments narratifs patiemment assemblés, corrigés et ré-agencés, le tout en regard de la sténographie française dont Malraux disposait (et que Manac'h avait, rappelons-le, déjà légèrement retouchée dès le retour de Malraux à Paris). Ces brouillons sont particulièrement intéressants puisqu'ils mettent à nu le processus de composition mis en œuvre par Malraux. Mais on ne saurait oublier la publication d'extraits dans certains journaux lors de la parution des *Antimémoires* au mois de septembre : ces fragments, prélevés du texte de 1967, s'inscrivent dans un contexte qui en modifie la portée et en oriente la lecture – dans le cas du *Figaro littéraire* du 25 septembre,

précédemment évoqué, les intertitres retenus permettent à la fois d'insister sur la figure historique de Mao et sur la relation que Malraux prétend avoir nouée avec lui. Restent enfin les nouvelles éditions des *Antimémoires*, en 1972, puis en 1976 : les changements sont certes moins importants que dans le cas, par exemple, du chapitre situé à Singapour, mais ils n'en contribuent pas moins à modifier quelque peu le texte. Il est d'ailleurs à noter que le chapitre consacré à la visite en Chine est l'un de ceux qui changent le moins d'une édition à l'autre, certainement parce que Malraux le considère comme l'épisode le plus exemplaire de son art de l'entretien²⁰.

L'art de l'entretien

Impossible dans le cadre de cet exposé de mener à bien une telle étude. Nous nous contenterons de fournir ici quatre exemples précis du processus de modulation par lequel Malraux passe d'un texte à l'autre.

Le premier point porte sur l'occultation d'une dimension importante de la mission de 1965. On trouve, en effet, dans les tout premiers brouillons rédigés par Malraux en vue de raconter sa visite, juste à la suite de notes sur la visite du musée de la Révolution à Canton, puis sur l'entretien avec « Tchou-En-Lai²¹ », le folio suivant :

À Paris, nous envisageons un contact étendu au peuple français lui-même (par la T.V. et la radio) et proposerions, pour commencer, d'établir ce contact sur le plan culturel²².

1. Exposition massive – que nous pouvons étendre à l'Europe – de « l'œuvre archéologique et artistique de la R.P.C. »
2. Collège de France et Sorbonne.
3. Musique (que proposez-vous ?)
4. Théâtre – avec pièces modernes (Il y a un accord, que l'on pourrait relier au travail d'ensemble.)
5. Cinéma – films pour nos cinémathèques, Maisons de la Culture et ciné-clubs.
6. Etude du film de Gance ?

Tout cela, groupé, pendant un temps limité et selon un programme d'ensemble.

+

Envisagez-vous autre chose²³ ?

Dans le récit qu'il fit de son entretien avec Chou En-lai, Malraux gomme ce projet de coopération culturelle afin de laisser place aux seules considérations géopolitiques. L'article publié par Todd juste après le retour du ministre chargé des Affaires culturelles en France montre qu'à l'époque, celui-ci accordait toutefois de l'importance à cet accord :

Pour le moment, le bilan – officiel – est une exposition et une contre-visite : « Une grande exposition d'art chinois qui pourrait être pour la Chine populaire ce que nous avons fait pour le Mexique, il y a plusieurs années. Nous voudrions montrer tout ce que la Chine populaire a accompli dans le domaine archéologique, dans la mise en valeur de ses ressources artistiques et, enfin, dans la création artistique proprement dite ». Il est aussi question d'inviter à Paris, au début de l'année prochaine – après les élections présidentielles françaises – un ministre chinois, peut-être M. Chou En-laï ou le maréchal Chen-Yi. Depuis la reconnaissance de la République populaire de Chine par la France, seuls des « vice-ministres » chinois (l'équivalent des directeurs de ministère en France) sont venus à Paris²⁴.

C'est très certainement l'évolution historique de la Chine dans les années suivantes qui videra ce projet de tout contenu. En effet, en dépit de sa dénomination, la Révolution culturelle ne favorisa guère ce type d'échanges.

On sait, d'après la dactylographie, que l'écrivain débuta l'entretien avec Mao en évoquant le musée de la Révolution à Yenan et qu'il établit un parallèle avec son propre engagement de résistant durant la Seconde Guerre mondiale :

Mal. : « Ce voyage à Yan'an m'a beaucoup appris sur l'histoire <de la> révolutionnaire de la chine<oise>. J'en sais maintenant beaucoup plus qu'autrefois et je suis très ému de me trouver assis aujourd'hui aux côtés du plus grand de tous les révolutionnaires depuis Lénine.

P. : Vous êtes trop poli !

M. : À Yenan j'ai vu combien la vie était autrefois pénible, les gens vivaient dans des grottes. J'ai également vu une photo de la maison de Chiang Kai-shek. En comparant les deux, j'ai compris pourquoi la révol. chinoise avait réussi.

P. : C'est la loi du développement historique, les faibles finissent toujours par l'emporter sur les forts.

M. : C'est également ce que je pense. J'ai aussi dans le passé dirigé des unités de résistance, mais ce que j'ai connu à l'époque ne peut se comparer à votre expérience.

P. : J'ai entendu dire que vous aviez fait de la résistance.

M. : C'était dans le Centre de la France. Je dirigeais des unités paysannes dans la lutte contre l'Allemagne.

P. : À la fin du 18^e siècle, lorsque la révolution française a renversé la domination féodale, les forces révolutionnaires françaises n'étaient pas fortes au début, elles étaient faibles²⁵.

Cette référence biographique n'apparaît pas dans le texte publié. En lieu et place, Malraux développe sa description du musée de la Révolution, qu'il compare à la chambre de Robespierre, esquissant ainsi un parallèle historique avec la Révolution française. Toujours dans le même article d'Olivier Todd, Malraux se donnait comme un représentant de la Résistance française et attribuait à la Longue Marche un caractère exemplaire qu'elle n'avait certainement pas eu à l'époque :

Lyrique, mais prudent, l'Envoyé déclare : « *Il est vrai que nos systèmes sociaux sont différents, il est vrai aussi que nous avons eu à lutter contre un envahisseur puissant qui, les armes à la main, était venu combattre en des lieux où il n'aurait pas dû être. Pour la France et pour le peuple français, vous êtes une légende... Ce qui nous unit, c'est que vous avez fait la Longue Marche. Et cette lutte a été un exemple pour l'humanité tout entière*²⁶. »

Dans les *Antimémoires*, la Longue Marche est bien présentée comme un moment emblématique de l'aventure révolutionnaire mais pour le peuple chinois seulement et dans le cadre d'un développement qui introduit en quelque sorte le séjour en Chine. Au cours de l'entretien, c'est la comparaison avec la Révolution française qui domine ; elle devient une sorte de clé de lecture avancée par Mao lui-même (« Quand les pauvres sont décidés à combattre, dit-il, ils sont toujours vainqueurs des riches : voyez votre Révolution », p. 399) et étayée par un long exposé, presque pédagogique, sur la lutte révolutionnaire communiste avant la guerre. Dès lors, le modèle avancé peut se diffuser à l'ensemble du propos : au cours de son exposé, Mao décrit les premiers temps de la lutte comme une « jacquerie » (p. 402-403) – le terme revient à plusieurs reprises –, alors même que l'usage d'un tel terme apparaît tout à fait invraisemblable. Le lecteur n'ignore pas d'ailleurs qu'aux pages 92 et 395, le

mémorialiste a lui-même établi un parallèle entre les luttes révolutionnaires en Chine et les jacqueries de l’Ancien Régime en France. Mais ceci ne semble pas déranger l’écrivain, qui s’attache en priorité à gommer ou à atténuer les propos les plus embarrassants (il prétend ainsi, lors de l’entretien en 1965, avoir parlé de la stratégie de Mao avec Gorki, ce qui est impossible, mais se contente d’écrire dans les *Antimémoires* : « Gorki m’a dit un jour, devant Staline : les paysans sont partout les mêmes... », p. 399), et à redéployer les idées esquissées lors de l’entretien jusqu’à leur donner la densité voulue : c’est le cas par exemple du parallèle avec la Révolution française, plus fécond, à ses yeux, que la référence à la Résistance. Rectification des détails les plus gênants et amplification des propos de portée générale, permettant de donner à l’entretien une richesse intellectuelle qu’il n’eut manifestement pas, telles sont les deux opérations les plus importantes de l’activité de réécriture à laquelle l’écrivain se livre.

L’opération s’avère toutefois plus délicate lorsqu’il est question de politique intérieure. Sur ce point, Malraux entend magnifier la personnalité de Mao tout en dénonçant les dérives politiques du régime. Néanmoins sa fascination pour la figure du grand homme le conduit plusieurs fois à se censurer lui-même et à affadir sa critique, comme le montre la présence, dans les brouillons des *Antimémoires*, d’éléments significatifs dont nous ne trouvons plus trace dans le texte publié :

~~Pour lui À ses yeux, la Russie <Rome> trahit dès qu’elle ~~renon~~ écarte Sparte. Et Il est vrai Il n’est pas <Car>on ne peut aisément maintenir une Sparte chinoise si l’on ~~elle-ci trouve~~ à côté d’une d’une Rome qu’elle prend d’ailleurs pour Capoue. D’autre part, je retrouve, sans pouvoir l’exprimer, le sentiment que m’inspiraient certaines phrases de Nehru. Je connais la réponse des Russes : comment maintenir le sentiment révolutionnaire cinquante ans après la Révolution ! Et je connais la réponse de Mao : c’est le premier devoir du parti communiste. Mais, comme Nehru²⁷, il croit à une sorte de Thermidor. Et moi, à une sorte de Saturne, à une dialectique de l’État communiste, que Marx a laissé dans la pénombre. Je n’oublie pas que je parle à un homme qui a fait plusieurs fois <dirigé> l’une des plus ~~gra~~ vastes révolutions de l’histoire et qui ~~cherche~~ <médite> peut-être de la <d’en> faire une fois de plus. Mais je suis frappé de son d’en faire <diriger> une de plus <autre>. Il n’élève pas la voix, mais sa colère, lorsqu’il parle du parti russe, est aussi forte manifeste que sa haine lorsqu’il parle des~~

États-Unis. ~~Cependant~~ Pourtant, à Lo-Yang ou dans les ruelles de Pékin, les gosses, qui nous prenaient pour des Russes (ils n'ont pas vu d'autres blancs) nous souriaient²⁸.

Dans le texte publié, la référence à Thermidor n'apparaît pas ; Malraux se contente de développer le dialogue imaginaire entre les Russes et Mao. La dégradation de la dialectique révolutionnaire en l'une des figures mythologiques les plus effrayantes, celle de Saturne, suffisait pourtant à souligner de manière imagée toute l'ambiguïté d'une Sparte communiste.

Les effets de censure peuvent parfois être plus discrets ; ils n'en sont pas moins intéressants, comme dans ce passage très proche de la version publiée (voir *Le Miroir des limbes*, p. 405), mais où l'on peut constater deux légères corrections.

« Retourne-toi résolument contre l'ennemi tapi à l'intérieur de ton crâne » a été souvent une injonction menaçante. En 1942, à Yénan, Mao ordonna ~~aux intellectuels à tous~~ <aux militants> de devenir semblables aux ouvriers et aux paysans. On m'a montré, dans la vallée, le champ qu'il cultivait. Sa déception le mena au « reconditionnement » de tous les Chinois. Plus tard, lorsqu'il leur enjoignit de « livrer leur cœur » commencèrent les serments rituels des foules « dont le cœur ne battait que pour le Parti », et les extravagants²⁹ transports de grands cœurs rouges, dont certains devenaient des cerfs-volants³⁰.

Alors qu'il avait dans un premier temps commencé la liste des couches de la populations touchées par le processus de « reconditionnement » en mentionnant les intellectuels, Malraux efface cette référence et ne parle plus que des « militants », atténuant ainsi fortement la violence du phénomène ainsi déclenché. La seconde correction porte sur les défilés de grands cœurs rouges organisés pour mobiliser la population : Malraux avait laissé un espace blanc avant le mot « transports » afin de qualifier ces manifestations politiques. Il écrivit au crayon de papier : « extravagants », mais ce qualificatif disparut par la suite.

L'ensemble de ce développement est un commentaire auquel rien ne correspond dans la sténographie, mais qui s'appuie sur des propos échangés à la fin de l'entretien. Malraux a donc déplacé une partie des propos tenus avant la référence à la délégation parlementaire française reçue par Mao sur laquelle se clôt l'entretien pour la situer au cours de son récit (voir à partir de la page 412 dans l'édition « Pléiade »). Voici les derniers propos échangés, d'après la sténographie, juste avant la référence à la délégation parlementaire française :

M. : D'après vous, M. le président, que sera le but de la prochaine étape dans la lutte contre le révisionnisme ? Je veux dire en matière de politique intérieure.

P. : Mais ce sera la lutte contre le révisionnisme. Il n'y a pas d'autre but. Nous sommes contre la corruption, le vol, la spéculation chez les commerçants, contre tous les fondements du révisionnisme. Ce n'est pas seulement à l'extérieur du parti que ces choses existent. On les trouve également en son sein.

M. : Quel sera le but de la prochaine étape ? Par exemple pour tenir un congrès du p.c.c., il faut décider d'un objectif. Ce sera peut-être la question agricole, car j'ai l'impression que les problèmes industriels sont réglés ou du moins que vous suivez une voie très saine dans ce domaine.

P. : Ni les problèmes industriels ni les problèmes agricoles ne sont réglés.

M. : J'ai visité à Sian une usine textile. [...] Pensez-vous actuellement à lancer un mouvement qui soit d'une portée supérieure à celui des communes populaires ?

P. : Sur le plan de leur organisation et des rapports de production les communes populaires ne changeront guère. Sur le plan des techniques, il commence à y avoir des changements.

M. : Vous pensez que les surfaces cultivées pourraient augmenter quelque peu ?

P. : Elles pourraient augmenter un petit peu. Mais l'important c'est surtout d'améliorer les rendements. Voici beaucoup d'articles que l'on pourrait écrire. Voilà pour aujourd'hui [...].

Dernier constat : le travail de composition peut prendre la forme d'une véritable mise en scène, destinée à doter l'entretien avec Mao d'une gravité exceptionnelle. C'est le cas notamment au cours du passage où Malraux semble prévoir la Révolution culturelle, lancée dès 1965 (voir *Le Miroir des limbes*, p. 409-410). Voici deux versions successives de ce moment essentiel. On remarque que dans le folio n° 1796, la référence à une « action prochaine » reste discrète. Malraux pense alors à la préparation secrète d'essais nucléaires ou à une intervention au Tibet :

Une aura, peu à peu, émane de lui, rend tout à fait immobiles nos interlocuteurs. Rien de commun avec la curiosité qui s'est établie lorsqu'ils ont attendu sa réponse ce qu'il allait dire de la résurrection de la Chine. On dirait que nous parlons sérieusement d'une action atomique prochaine ou de ce qui se passe au Tibet. Je crois comprendre d'où viennent ce mystère et cette confuse angoisse. Ce qu'il y a de saisissant dans

l'action de Mao, ce par quoi il est leur chef, c'est la ~~création~~ mobilisation <politique> de sept cents millions d'hommes – un milliard à la fin du siècle. ~~On~~ <il> n'a pas « remodelé » beaucoup les cerveaux, mais il a modelé plus de cerveaux qu'aucun homme au cours de sa vie.

L'investissement ~~des~~ de l'Occident par les peuples sous-développés, auquel a fait allusion Tchou-En-Laï, est inséparable de cette mobilisation, et de mobilisations semblables. Mais croit-il réellement à la libération du monde ~~plus ou moins~~ sous l'~~égide~~ la direction de la Chine ? La Révolution créée par les prédicateurs d'une grande nation ~~révolutionnaire est aujourd'hui une vue des é~~³¹

C'est aux folios n° 1802-1803 que l'idée d'une action à venir est longuement développée. La référence au Tibet, sensible, est gommée et l'écrivain évoque un phénomène de grande ampleur, « une action comparable à la répression qui suivit la période des “Cent Fleurs” » :

Rien de commun avec la curiosité qui s'est établie lorsqu'ils ont attendu ce qu'il allait dire de la résurrection de la Chine. On dirait que nous parlons <de la préparation secrète> d'une ~~action~~ <explosion> atomique ~~prochaine ou de ce qui se passe au Tibet~~. Je crois comprendre d'où viennent ce mystère et cette confuse angoisse. Ce que Mao a dit suggère, et peut-être annonce un des grands mouvements du parti, une action comparable à la répression qui suivit la période des « Cent Fleurs ».

« Que cent fleurs différentes s'épanouissent ! ». Cent, ici, a le sens général de mille en français : que ~~toutes les~~ <maintes> fleurs s'épanouissent. Mao lança ce mot d'ordre <qui semblait une proclamation de libéralisme de l'esprit,> en un temps où il croyait la Chine « remodelée » à l'image du parti. Les critiques auxquelles il faisait appel, étaient les critiques « constructives » des partis communistes ; il comptait fonder sur elles les réformes nécessaires. Il se trouva ~~en fait~~ devant la masse des critiques négatives, qui rejetaient le gouvernement par le Parti en écartant le retour au capitalisme. Le retour à Sparte ne traîna pas ; les intellectuels partirent se faire remodeler dans les communes populaires. Les adversaires du régime ont vu dans les Cent Fleurs un appât destiné à faire sortir du bois les opposants dupés. ~~Il n'en est rien.~~ <Mais> Mao <avait> voulu sincèrement infléchir la ligne du parti, comme il décida sincèrement et fermement de la rétablir dès qu'il comprit que la critique qu'il avait

suscitée n'était point une autocritique. À maints égards, la situation serait la même, aujourd'hui, si l'on prenait pour mot d'ordre : que la jeunesse s'épanouisse. Mes interlocuteurs le savent, et savent que Mao ne veut pas donner dans la jeunesse les coups de *serpe* <faux> de naguère. ~~Il est clair que l~~<L>es jeunes communistes ne suffisent pas à entraîner les jeunes dans une action comparable au « Grand bond en avant ». D'autre part, sans doute est-il temps d'éprouver à nouveau le parti. La répression qui suivit les Cent Fleurs écarta la jeunesse protestataire, elle écarta aussi les *éléments* <membres> du parti qui ne l'avaient pas écartée : ~~d~~une pierre, deux coups. Ce qu'il vient de dire signifie qu'il faut *atteindre* <agir sur> toute la jeunesse, et éprouver le parti par cette action.

Il s'agit, une fois de plus, de remodeler les cerveaux. Déjà Mao en a modelé plus qu'aucun homme au cours de sa vie. L'investissement de l'Occident par les peuples sous-développés, auquel a fait allusion Tchou-En-Laï, « donc, a dit Mao, le destin du monde » est inséparable de la jeunesse chinoise. Croit-il réellement à la libération du monde³²...

Ce passage permet à Malraux de paraître avoir prévu la Révolution culturelle, dont il livre une analyse relativement pertinente tout en ayant l'air de ne faire que de simples conjectures. Notons toutefois que cet avant-texte s'écarte de la version qui sera publiée en 1967 : après avoir établi un parallèle implicite entre les mouvements des « Cent Fleurs » et la mobilisation politique qui se prépare à l'époque de l'entretien, l'écrivain ajoute : « Mes interlocuteurs le savent, et savent que Mao ne veut pas donner dans la jeunesse les coups de *serpe* <faux> de naguère. » Cette phrase disparaît par la suite et l'assertion qui suit devient, dans le texte publié, une interrogation : « Croit-il les jeunes communistes capables d'entraîner les jeunes dans une action comparable au “Grand Bond en avant” ? » C'est qu'entre-temps, les jeunes communistes ont prouvé qu'elles étaient capables de tout : dans l'édition « Folio » de 1972, Malraux ajoute, juste après l'annonce d'une « nouvelle action révolutionnaire comparable à celle qui suscita les “Cent Fleurs”, puis leur répression » : « Que veut-il ? Lancer la jeunesse et l'armée contre le Parti ? ». C'est bien ce qui s'est passé. Et le retour à l'ordre a, à nouveau, nécessité ces « coups de *serpe* <faux> de naguère ».

Malraux, garde rouge du général de Gaulle

Ceci n'est bien sûr qu'une ébauche de l'étude qu'il conviendrait de mener sur l'entretien avec Mao : plutôt que d'évaluer la véracité du texte publiée au regard des seules dactylographies, il importe de prendre en compte l'ensemble des documents disponibles afin de reconstituer la cohérence du processus d'écriture mis en œuvre par Malraux. Il serait naïf de croire qu'on ne juge d'un texte factuel qu'au regard des critères du vrai et du faux : non pas qu'une telle question soit sans pertinence et qu'il faille négliger de dénoncer les omissions ou les travestissements que l'écrivain impose aux faits, mais un témoignage historique comme celui-ci relève d'un projet littéraire global, où tout fait sens – les ajouts, les biffures, les corrections, chacun des phénomènes de réécriture. Il resterait enfin à comparer la composition de l'entretien avec Mao avec celle des autres grands entretiens, notamment avec Nehru et avec le général de Gaulle, dans les *Antimémoires* et surtout dans *Les Chênes qu'on abat...* La question est donc moins celle de la mythomanie de Malraux que celle de la vision politique qui sous-tend *Le Miroir des limbes*. À travers ses dialogues avec quelques grands chefs d'État, l'écrivain livre une analyse du monde marquée par les illusions de son temps et par les ambitions contradictoires qu'il nourrit. Dans le cas du régime maoïste, une telle analyse soulignerait la singularité de ce texte, écartelé entre la volonté de peindre la figure d'un grand homme de l'Histoire et celle de faire la critique du régime communiste – deux ambitions en grande partie contradictoires, l'apologie du grand homme masquant d'une certaine manière la dénonciation du régime qu'il cautionne.

¹ On sait qu'en réalité, Malraux revint de Chine en bateau en passant par l'Inde.

² Voir Jacques Andrieu, « Mais que se sont donc dit Mao et Malraux ? », *Perspectives chinoises*, n° 37, septembre-octobre 1996, p. 50-63.

³ « André Malraux : ma rencontre avec Mao », *Le Figaro littéraire*, n° 1119, 25 septembre-1^{er} octobre 1967, p. 6-13. On peut lire au début de cet article : « C'est d'ores et déjà une certitude : les *Antimémoires* d'André Malraux, parus chez Gallimard, constitueront le très grand événement littéraire de la saison. *Le Figaro littéraire* est seul de toute la presse à en publier aujourd'hui l'un des chapitres majeurs. » (*Ibid.*, p. 6). Page 7, le récit est précédé de cette courte introduction : « Août 1965, André Malraux vient d'arriver en Chine, chargé par le général de Gaulle d'une mission officielle auprès du gouvernement chinois. Des souvenirs de quarante ans resurgissent dans sa mémoire. Ils contribueront à donner les *Antimémoires*. En route, Malraux s'est d'abord arrêté à Hong-Kong où, sur le Grand Magasin communiste, règnent les images mythologiques de la Longue Marche. Puis il a fait escale à Canton où il a visité le Musée de la Révolution aux photographies étrangement censurées de tout ce qui peut rappeler la participation russe à des combats que Malraux lui-même connaît bien. À Pékin, le maréchal Chen-Yi, ministre des Affaires étrangères, "visage lisse, rire large et coupant. L'expression *se fendre la gueule* lui convient à merveille", le reçoit en premier. C'est ensuite au tour de Chou En-lai, "ni truculent ni jovial, *parfaitement distingué*. Et réservé comme un chat". Enfin, après un bref séjour à Yenan, berceau de la Longue Marche, Sparte de la Chine nouvelle, c'est l'entrevue avec Mao Tsé-toung. Ce récit commence au moment précis où André Malraux rentre de Yenan et se retrouve à Pékin. »

⁴ « Les grandes pages du livre de Malraux », *Paris-Match*, n° 964, 30 septembre 1967, p. 46-57. Un chapeau, p. 49, introduit les extraits publiés : « [...] André Malraux a autorisé "Paris-Match" à publier des pages essentielles

de ce livre qui est un événement dans l'histoire de la littérature et qui, cette semaine, sort en librairie (premier jour : 40 000 exemplaires vendus). Les six passages des "Antimémoires" que vous lirez ici se situent : en 1940 (conversation avec le futur aumônier du Vercors) ; en 1944 (face au peloton des SS et dans la prison de la Gestapo) ; en 1945 (première entrevue avec de Gaulle) ; en 1965 (dialogue avec Mao Tsé-toung) ; puis de nouveau en 1944 (découverte en plein maquis de la grotte de Lascaux). »

⁵ Olivier Todd « La tentation de l'Orient », *Le Nouvel Observateur*, n° 39, 11 août 1965, p. 4- 5.

⁶ *Ibid.*, p. 4.

⁷ *Ibid.*, p. 5.

⁸ Claude Krief, « Ce que Malraux a dit à de Gaulle », *Le Nouvel Observateur*, n° 41, mercredi 24 août 1965, p. 2.

⁹ On lit dans les *Antimémoires* : « [Chou En-lai] parle aussi de l'O.N.U., où il pense que la Chine ne doit pas entrer avant le départ de Formose ; et semble hésiter entre une organisation afro-asiatique plus ou moins conduite par la Chine, et le transfert de l'O.N.U., de New York à Genève. [...] Nous ne négocierons ni sur le Viêt-nam ni sur autre chose tant que les Américains ne seront pas rentrés chez eux. » (p. 390-391).

¹⁰ Ce n'est pas exactement ce que l'on peut lire en haut à droite d'un document déposé parmi les avant-textes des *Antimémoires* à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet : « **DIPOMATIE/** + Discours du Premier Ministre au sujet de la réforme de l'O.N.U. À tenir l'O.N.U. révolutionnaire pour une position éventuelle, ou désormais définitive ?/ Id. pour le transfert de l'O.N.U. à Genève. *Voudraient les 2 cartes, mais pensent que leur présence à l'O.N.U. demandera des années./* + Exposé du Ministre des Affaires Étrangères sur la situation générale, et la guerre du Vietnam. Votre position est bien : départ des troupes américaines antérieur aux négociations, et non engagement de départ ? Et de l'Asie, ou du Viet-Nam ? *Départ antérieur, et de partout./* + Position sur le Laos et le Cambodge. » (Dossier « *Antimémoires*, 1644-1863, V », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, fonds « André Malraux », f° 1731 [les phrases retranscrites en italique sont écrites au stylo rouge sur le fragment manuscrit]).

¹¹ Emmanuel d'Astier, « André Malraux, les *antimémoires*, août 1969 », p. 169-170.

¹² André Malraux, « Un entretien exclusif avec Michel Droit. Malraux parle... », *Le Figaro littéraire*, n°1120, 2-8 octobre 1967, p. 9.

¹³ Dossier « *Antimémoires*, 1644-1863, V », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, fonds « André Malraux », f° 1744.

¹⁴ Dans le texte publié, Malraux ne fait référence que de manière très discrète à cette facette de la personnalité de Mao. Il écrit ainsi, p. 407 : « "[...] Vous êtes en train de refonder la Grande Chine, monsieur le Président ; c'est manifeste dans les tableaux et les affiches de propagande, dans vos poèmes, dans la Chine elle-même, avec le côté militaire que lui reprochent les touristes..." / Et les ministres, en cercle, de dresser les oreilles. / "Oui, répond-il sereinement. [...]" » Il convient de remarquer que Malraux insiste beaucoup, dans cet épisode des *Antimémoires* et dans les interviews où il parle de Mao, sur la renaissance de la « Grande Chine », alors qu'on n'en trouve pas trace dans la dactylographie déposée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Il fut question, au cours de l'entretien, d'une autre « grande Chine », à savoir la République populaire de Chine : « Maintenant je voudrais poser une question : la Chine cherche une nouvelle fois à se transformer en une grande Chine. Il y a quelques siècles, la Chine était un pays fort sur le plan des techniques, dans le domaine de la soie par exemple. Puis l'Europe est devenue un pays avancé dans les questions techniques. Elle a disposé d'armes, de munitions. Aujourd'hui, la Chine dispose également d'armes et de munitions. Elle veut devenir un État puissant. Bien sûr, la Chine ne veut <n'a> certainement pas devenir <besoin de devenir> puissante à la manière européenne. Pour que la Chine devienne un État puissant, se développant selon sa propre spécificité, de quoi a-t-elle besoin ? » (« Entretien avec le ministre d'État français Malraux (3 août 1965) », dans « Malraux-Mao », dossier « André Malraux, Écrits politiques, 1963-1968 », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, fonds « André Malraux », p. 2). C'est donc auprès de ses interlocuteurs ou de ses lecteurs français que Malraux fait de la Chine populaire un nouvel Empire du Milieu et de Mao un empereur de bronze.

¹⁵ André Malraux, « Un entretien exclusif avec Michel Droit. Malraux parle... », art. cit., p. 9.

¹⁶ Notons d'ailleurs qu'au cours de son entretien avec Michel Droit, Malraux renvoyait lui-même aux sténographies disponibles et déclarait : « Avec Mao, comme la conversation était extrêmement importante, il y avait la sténographie en chinois. Mais il y avait aussi la sténographie en français, car l'interprète du général de Gaulle était là. [...] Donc nous avons une sténographie mot à mot. Or pour moi, c'est important, parce que si dans cinquante ans ce livre existe encore, et si l'on fait des travaux à son sujet, le critique ou le biographe aura à sa disposition les documents du Quai, c'est-à-dire qu'il pourra certainement comparer ce que je raconte sur la conversation avec Mao avec la sténographie officielle. » (André Malraux, « Un entretien exclusif avec Michel Droit. Malraux parle... II », *Le Figaro littéraire*, n° 1121, 9-15 octobre 1967, p. 13). À Roger Stéphane qui s'étonne aussi que Mao parle comme Malraux, l'écrivain répond : « Là-dessus, mon dossier est excellent : quand j'étais chez Mao, un interprète officiel français m'accompagnait qui a pris en sténo la conversation : elle est dans

les archives du Quai. L'on n'aura plus tard qu'à comparer. » (Roger Stéphane, *André Malraux, entretiens et précisions*, Paris, Gallimard, 1984, p. 156).

¹⁷ Avant même de s'intéresser à l'entretien avec Mao, il faudrait prendre en compte la conférence de presse que Malraux tint, le 23 juillet à l'ambassade de France. Voir à ce propos [Paul Bady], « ENTRETIEN MALRAUX-CHEN YI A PEKIN », *Le Monde*, 23 juillet 1965, p. 2 : « Pékin, 22 juillet (A.F.P.) – M. André Malraux, ministre d'État chargé des affaires culturelles a eu jeudi matin un entretien de trois heures avec le ministre chinois des affaires étrangères, le maréchal Chen Yi. / À l'issue de cet entretien, M. Malraux s'est contenté de dire aux journalistes que la conversation avait permis aux deux ministres de procéder à un tour d'horizon général qui comprenait l'avenir des relations culturelles entre les deux pays. / Le ministre français, qui est arrivé lundi en Chine populaire pour y effectuer ce qu'il a appelé une "visite privée", a donné l'impression qu'il ne désirait faire aucune déclaration à la presse tant qu'il n'aura pas procédé à l'ensemble de ses "tours d'horizon" avec les dirigeants chinois. / M. Malraux espère rencontrer d'autres dirigeants et notamment le premier ministre, M. Chou En-lai. Il s'est d'autre part refusé à préciser la durée de sa visite. On se borne à dire du côté français qu'elle pourra se prolonger "plus d'une semaine" ». Voir aussi du même « Malraux vu de Shanghai et Pékin », *Le Monde*, 28 décembre 1976, p. 3, notamment ce paragraphe : « Quand, plus de trois décennies plus tard, Malraux est contraint, par un banal incident de croisière, de mettre pour de vrai les pieds en Chine, au cours de l'été 1965, l'ambassadeur de France, M. Lucien Paye, est un instant embarrassé. Car il n'est pas question que l'écrivain, fût-il l'auteur de *la Condition humaine*, soit reçu, en tant que tel, par les dirigeants chinois : sa Chine n'est pas la leur, pas plus que sa révolution. Il faut donc se procurer très rapidement une lettre manuscrite du général de Gaulle au président Mao pour officialiser ce qui n'était qu'à l'origine qu'un malencontreux détour. Et, comme le ministre d'État chargé des affaires culturelles ne peut se contenter de visiter les musées, on envisage, de façon géniale mais tout à fait improvisée, une grande exposition de bronzes chinois de France. »

¹⁸ Jacques Chanussot et Claude Travi signalent dans leurs *Dits et écrits d'André Malraux* que le quai d'Orsay diffusa de manière confidentielle la même année le *verbatim* de cet entretien, transcrit par l'interprète français, G. Yacoliévitch, et signée par Étienne Manac'h, chargé des Affaires d'Asie à la Direction des Affaires politiques. Ce texte a été repris et complété en 1996, à l'occasion du transfert des cendres de Malraux au Panthéon, sous la forme d'une plaquette intitulée : *Hommage solennel de la nation à André Malraux. Archives du Quai d'Orsay. André Malraux "en ambassade"*, Ministère des Affaires étrangères, 23 novembre 1996, 52 p. On trouve par ailleurs plusieurs photocopies de la dactylographie de l'entretien (six feuillets) dans une chemise « Malraux-Mao » du dossier « André Malraux, Écrits politiques, 1963-1968 » déposé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

¹⁹ On lit par exemple dans l'édition du *Monde* (4 août 1965), p. 2 : « M. MALRAUX REÇU PAR LE PRESIDENT MAO TSE-TOUNG/ Pékin, 3 août (Reuter, A.F.P.). – M. André Malraux, ministre d'État chargé des affaires culturelles, a été reçu mardi par M. Mao Tsé-toung, président du comité central du parti communiste chinois, et par M. Liu Shao-chi, président de la République, annonce l'agence Chine nouvelle. / M. Malraux a eu avec les dirigeants chinois une "conversation amicale", le ministre des affaires étrangères chinois, M. Chen Yi et l'ambassadeur de France à Pékin, M. Lucien Paye assistaient à cet entretien. / Mardi soir, le maréchal Chen Yi, vice-premier ministre de Chine et ministre des affaires étrangères, avait offert un banquet en l'honneur de M. Malraux. / Dans son allocution, le maréchal Chen Yi s'est félicité du développement considérable des contacts culturels et économiques intervenus depuis l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Chine. / "En dépit de la différence qui sépare les systèmes politiques et sociaux de nos deux pays, nos peuples sont attachés à la paix et désirent développer entre eux des relations amicales, a-t-il déclaré." / "Les faits ont montré depuis un an et demi que de larges perspectives sont ouvertes au développement des relations entre nos deux pays." Le vice-président du conseil chinois a enfin exprimé l'espoir que la visite de M. Malraux contribuera à développer les rapports amicaux et à assurer une meilleure compréhension entre les peuples français et chinois. / "Il est vrai que nos systèmes sociaux sont différents, a déclaré à son tour M. Malraux. Il est vrai aussi que les uns et les autres nous avons eu à lutter contre un envahisseur puissant, qui, les armes à la main, était venu combattre en des lieux ou il n'aurait pas dû être. Pour la France et le peuple français, vous êtes une légende" a conclu le ministre, ajoutant que la célèbre "longue marche" et le combat du peuple chinois servent d'exemple à toute l'humanité ». On verra un peu plus loin qu'Olivier Todd reprendra cette dernière citation dans son article du *Nouvel Observateur* pour en faire le début de l'entretien entre Malraux et Mao.

²⁰ Pour bien faire, il conviendrait aussi de prendre en compte la version que Mao lui-même livra de l'entretien : Mao Tsé-toung, *Vive la pensée de Mao Zedong*, 1969, s.l., p. 616-624 ; *Le Grand Livre rouge. Écrits, discours et entretiens, 1949-1971*, Paris, Flammarion, 1975, p. 106-116 (on peut lire dans une note placée à la fin du texte, p. 116 : « Ce texte permet de faire une comparaison entre la version officielle de Pékin et une version déjà diffusée à l'extérieur : un rapport indirect de cet entretien, entrecoupé de réflexions, est inclus dans l'ouvrage d'André Malraux, *les Antimémoires*. La version de Malraux est notablement plus animée et plus spirituelle que

la version officieuse chinoise, empreinte de sécheresse. En ce qui concerne le contenu, le caractère très anti-soviétique de l'entretien fut très sensiblement atténué par les rédacteurs de notre texte, ce qui peut s'expliquer en partie par le fait que la critique est dirigée directement contre Staline. En outre, dans la rédaction de cet entretien, auquel prirent part vingt personnes, il n'est fait aucune allusion à la présence de Liu Shao-chi qui, il est vrai, ne prononça pas un seul mot. Le séjour de Malraux en République Populaire de Chine dura du 19 juillet au 5 août 1965, cf *NHNA*, du 4 août 1965, n° 080317, page 43 ». Texte repris dans *Le Nouvel Observateur*, n° 549, 17-25 mai 1975, p. 80-82, 84, 87-88, 92. Dans la table des matières de ce numéro, p. 27, on peut lire un encadré présentant ainsi la traduction de la sténographie chinoise : « Son entretien avec Mao Tsé-toung, Malraux l'avait longuement relaté dans ses "Antimémoires". Mais c'était une version romancée... Aujourd'hui, c'est la version de Pékin que nous vous présentons. Extrait également d'un recueil de textes inédits, qui paraît cette semaine chez Flammarion : un entretien du président chinois avec une étudiante, sa nièce ». Voir enfin la traduction de la sténographie chinoise de l'entretien dans *Mondes asiatiques*, vol. 1, printemps 1975, p. 9-17. Dans son texte de présentation, HU Chi-hsi écrit, p. 8 : « Ce document inédit [la sténographie chinoise de l'entretien] se trouve dans un recueil de textes du président Mao Tsé-toung publié en Chine en 1969 par les gardes rouges à l'usage strictement interne et dont un exemplaire, reproduit par un procédé photo-offset par l'institut de Recherche sur les Relations Internationales de Taiwan, est parvenu récemment au Centre de recherche et de documentation sur la Chine contemporaine de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Selon toute probabilité, cette sténographie est tombée entre les mains des gardes rouges en août 1967, en pleine Révolution culturelle, lorsque ceux-ci occupèrent par la force le ministère chinois des Affaires étrangères./ Nous avons communiqué ce texte à M. André Malraux qui a bien voulu nous faire savoir qu'il ne voyait aucune objection à sa publication ».

²¹ Le nom est ainsi orthographié au stylo rouge, en haut à droite du folio n° 1727.

²² Juste à côté, il est écrit, au stylo rouge : « Exposition ».

²³ On peut lire deux notations au stylo rouge, en haut à droite : « Exposition » et dans la marge à gauche, écrit à la verticale : « Doit être étudié au niveau des ministères ».

²⁴ Olivier Todd, « La tentation de l'Orient », art. cit., p. 4.

²⁵ Texte dactylographié « Entretien avec le ministre d'État français Malraux (3 août 1965) », dans la chemise « Malraux-Mao », dossier « André Malraux, Écrits politiques, 1963-1968 », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, p. 1. Dans les premiers brouillons du récit de l'entretien dans les *Antimémoires*, Malraux note à propos de son entretien avec Chou En-lai : « - "Le Pacifique, où se jouera le destin du monde" / Le Général juge que les contacts établis par l'intermédiaire de nos ambassadeurs semblent "au point mort" / - Ce qui nous sépare : le régime – mais j'étais Président du Comité mondial antifasciste, et c'est moi qui ai porté à Hitler les protestations contre le procès Dimitroff. / - Ce qui nous unit : la Résistance, la Nation. » (Dossier « *Antimémoires*, 1644-1863, V », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, fonds « André Malraux », f° 1727).

²⁶ « À Washington, on grince des dents ; puis on sourit, faisant la part de la littérature. On s'interroge. On attend avec autant de curiosité que d'impatience la communication du gouvernement français. Elle suivra le compte rendu du ministre au Général. On espère simplement n'être pas trop brutalement surpris par la conférence de presse du chef de l'État le 9 septembre prochain... » (Olivier Todd, « La tentation de l'Orient », art. cit., p. 4).

²⁷ Le nom « Nehru » est souligné au crayon à papier ; un point d'interrogation au crayon à papier se trouve dans la marge à gauche juste à côté de ce nom.

²⁸ Dossier « *Antimémoires*, 1644-1863, V », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, f° 1750-1751. Malraux note au crayon à papier, au bas d'un folio suivant : « Thermidor – Ce que la propagande invente, et ce que le peuple appelle. » (*Ibid.*, f° 1799). Comparer ce passage avec le texte publié, p. 415.

²⁹ « extravagants » est écrit au crayon à papier.

³⁰ *Ibid.*, f° 1792.

³¹ *Ibid.*, f° 1796.

³² *Ibid.*, f° 1802-1803.

*

Pour citer ce texte :

Jean-Louis Jeannelle : « André Malraux au pays de l'avenir radieux », *Présence d'André Malraux*, n°s 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 129-149.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].